

LES FILMS DU BAL ET POTEMKINE FILMS
PRÉSENTENT



FUNAMBULES

UN FILM DE **ILAN KLIPPER**



Les Films du Bal & Potemkine Films
présentent



FUNAMBULES

UN FILM D'ILAN KLIPPER

FRANCE / 2020 / COULEUR / 75 MIN / LONG-MÉTRAGE DOCUMENTAIRE

AU CINÉMA LE 16 MARS 2022

précédé du
court-métrage
JUKE-BOX
de Ilan Klipper

PRESSE

Claire Viroulaud

claire@cinesudpromotion.com

01 44 54 54 77 / 06 87 55 86 07

DISTRIBUTION

Potemkine Films

films@potemkine.fr

01 40 18 01 85



SYNOPSIS

Personne ne sait de quoi est faite la frontière qui nous sépare de la folie. Personne ne sait jusqu'à quel point elle résiste. Aube, Yoan, Marcus, eux, ont franchi le seuil. Ils vivent de l'autre côté du miroir.

A quel moment est née l'idée de *Funambules* ?

Ilan Klipper : Après ma première fiction, *Le Ciel étoilé au-dessus de ma tête* en 2017, mon agent m'a dit que je devais monter une marche (rires) ! Passer à une étape supérieure dans ma carrière. Or n'ayant absolument aucun plan de carrière, j'ai pris l'exact contre-pied : j'ai eu envie d'un film qui ne rentre dans aucune case, et de poursuivre une démarche de recherche, la seule qui m'intéresse quand je fais du cinéma.

Pourquoi avoir choisi de revenir sur le terrain de la psychiatrie que vous aviez déjà arpenté en 2011 avec votre documentaire *Sainte-Anne, hôpital psychiatrique* ?

Je le dois à une rencontre alors que j'étais en train d'écrire un autre scénario. Celle avec Patrick Chaltiel, le chef du service psychiatrie à l'hôpital de Bondy – aujourd'hui à la retraite. Je lui ai expliqué que pendant le tournage de *Sainte-Anne*, je me demandais souvent comment cela se passait à l'extérieur pour les gens que j'étais en train de filmer à l'intérieur de ces murs. Chacun avait à l'évidence une vie et une histoire en dehors de l'institution, l'un d'eux était même chercheur au Commissariat à l'Energie Atomique... L'envie de *Funambules* vient donc profondément de là, le film s'est d'ailleurs longtemps appelé *Les Fous sont dans la ville*. Et quand je lui en ai parlé, ce chef de service m'a expliqué que toute sa vie il s'était battu pour sortir les patients d'HP. Qu'il n'avait jamais voulu de la psychiatrie institutionnelle où les gens passent leurs vies dans les murs. Cet échange a été décisif. Mais même si j'avais cette idée de film dans un coin de ma tête, je ne me voyais pas refaire un documentaire sur la psychiatrie. Patrick a insisté en m'assurant qu'il fallait vraiment en parler. Et pour me convaincre, il m'a laissé les clefs de son hôpital.

Ce qui signifie quoi concrètement ?

Je suis allé faire le « casting » de mes personnages dans son hôpital. Comme pour une fiction, il faut trouver des gens qui ont quelque chose en plus. Ceux avec qui il se passe soudainement quelque chose quand on les filme. Ceux qui permettent d'accéder à un univers étrange, poétique. Pour éviter de basculer dans le sordide. Aube et Yoann avaient ce truc en plus, par exemple.

Comment vous leur présentez les choses ?

Au fil de mes documentaires, j'ai pu constater combien les gens adorent être filmés ! Que ce soit dans des geôles, des salles de psychiatrie, dans des Palais de Justice, y compris dans des circonstances tragiques. Peut-être parce qu'on s'intéresse à eux et que ça les sort de l'anonymat, je ne sais pas. J'ai donc expliqué simplement à ceux que je rencontrais que j'étais en train de faire un film qui serait probablement diffusé en salles. Ce qui les intéressait d'ailleurs moins que s'il passait à la télé ! (rires) Pour être passé par la fiction, je savais dès le départ que je ne ferais pas un documentaire d'observation. J'étais inspiré dans ma démarche par le film *Gümme* d'Harmony Korine. Un mélange déroutant de scènes prises sur le vif et de scènes composées, organisées. Pour élaborer ma mise en scène, je l'ai pensée avec les patients. J'ai compris que j'avais envie de trouver des gens avec un univers fort qui permettrait de mettre en place pour chacun un dispositif différent, en invitant à chaque fois un peu de fiction.

Parlons justement de vos personnages et commençons par Aube...

Aube fut pour moi une évidence. Je l'ai rencontrée dans un petit local qui dépendait de l'hôpital de Bondy où les patients se rencontrent, font des expos... Elle y avait exposé deux ou trois toiles et c'est elle qui est venue me parler pour me dire qu'elle voulait me les montrer. Il émanait spontanément d'Aube une incroyable étrangeté dans sa manière de parler. J'ai aussi rencontré ses parents à cette occasion et je leur ai proposé d'aller chez eux. Aube y vit recluse. Elle a aujourd'hui 30 ans. Ses parents s'efforcent d'organiser au mieux son quotidien. Ils ont répondu favorablement à ma proposition car cela offrait à leur fille une activité qui allait lui permettre de s'inscrire dans un processus artistique. Ils habitent à Aulnay-sous-Bois dans la seule petite maison de leur quartier entouré d'un bois. Toute la journée, Aube fait des perles, des peintures, raconte

des histoires... Et quand je commence vraiment à discuter avec elle, elle m'explique qu'elle en a marre d'être chez ses parents. Qu'elle a envie d'avoir une histoire d'amour avec un homme.

Vous filmez déjà à ce moment- là ?

Non, je regarde simplement le décor dans lequel elle vit. Je l'écoute m'expliquer le quotidien de sa maladie : des formes et des couleurs qui se mélangent. Et à partir de là, je commence à imaginer la faire vivre dans un monde coloré. Pour traduire ce qui se passe dans sa tête, un processus que j'ai ensuite suivi pour chaque personnage. Comme Aube me parle des formes et des couleurs, je suis allé chercher des spots pour coloriser la maison. En orange, en violet. Puis comme elle me confie qu'elle cherche un prince charmant, j'ai commencé à imaginer l'histoire d'Aube qui, au fil du récit, quitte la maison de ses parents et s'en va pour rejoindre celui qu'elle aime. En l'occurrence, un punk !

Aube accepte facilement ce jeu- là ?

Ses parents ont immédiatement accepté le projet et elle-même était consciente que l'on faisait un film mais elle suit sa propre route. Voici le processus que l'on avait mis en place ensemble : chaque jour, j'arrivais et je tentais des choses. Et tout dépendait de son humeur du jour. Parfois ça fonctionnait, parfois non. Il y a des jours où je suis reparti sans rien avoir filmé. Sur les 20 jours de tournage avec elle, elle m'a envoyé balader la moitié du temps. Aube n'est pas du genre à faire ce qu'on lui demande. Il faut s'adapter, rebondir, changer les lumières si ça ne lui plaît pas même si tu as passé des heures à tout préparer. C'est le jeu. Avec elle, la seule chose que j'ai faite sur le vif, c'est l'échange face caméra dans sa cuisine. C'est là qu'elle me balance qu'elle aime les punks et on entend ma voix - que j'ai gardé sciemment - qui marque ma surprise. À un autre moment, je lui ai dicté un texte et je la dirigeais comme une actrice. Avec *Funambules*, je me situe en permanence sur un fil entre documentaire et fiction.



La méthode a été la même avec Yoan ?

Yoan, c'est une sorte de prophète à mes yeux. Quand il parle, malgré toute la difficulté à laquelle il est confronté, il est incroyablement solaire. Il a 27 ans, c'est un patient qui a passé énormément d'années en psychiatrie. Je l'ai rencontré lui aussi à Bondy. Et l'idée de participer à un film l'a tout de suite emballé.

Et dans ce film que vous souhaitiez hors les murs, vous le filmez pourtant beaucoup à l'intérieur de l'hôpital. Pourquoi ce choix ?

J'ai appris avec *Sainte-Anne* que la vie d'un patient est constituée par ces aller-retour entre la ville et l'hôpital. Donc même avec ma thématique des « fous sont dans la ville », je devais montrer ces aller-retours. C'est pour cela que j'ai commencé à filmer Yoan dans l'hôpital avant de le filmer à l'extérieur.

Comment s'est passé justement le travail avec lui ?

Le texte, c'était lui, c'était ses mots. Mais là encore, j'ai créé un dispositif. Je lui ai demandé de tourner autour de moi, d'alterner dans ses propos entre les choses qui lui paraissaient positives et négatives. Entre des choses inquiétantes et belles. Pour créer des variations. Quant à la scène sur son père, je lui ai demandé de s'adresser à lui comme s'il était mort, de lui parler en faisant allusion aux choses qu'il aimait et n'aimait pas chez lui pour qu'on sente l'ambivalence de ses sentiments. À partir de ces directions, il s'est lancé !

Quel univers visuel avez-vous élaboré autour de lui ?

Je voulais le montrer face à l'immensité du ciel, un peu perdu dans un parc. Peut-être suis-je d'ailleurs resté un peu trop à distance. Mais je tenais à ce qu'on sente, comme pour tous les autres, que rien n'était filmé à l'arrache. Je souhaitais des tableaux composés, animés, vivants. En fait, je ne voulais pas réaliser un documentaire... sans pour autant réaliser une fiction.

Passons au troisième personnage de *Funambules*, Marcus. Comment l'avez-vous rencontré, lui ?

Par le biais de Camille Chamoux que j'avais dirigée dans *Le Ciel étoilé au-dessus de ma tête* et qui joue sa fille dans *Funambules*. Je lui ai donné comme indication qu'elle venait pour ranger car elle n'en pouvait plus et ne savait pas comment gérer tout ça le jour où il mourrait. Je joue d'ailleurs sur le fait que le spectateur puisse penser que c'est vraiment sa fille. Mais en réalité, Camille est la meilleure amie de la fille de Marcus. Marcus ne souffre pas d'un syndrome de Diogène classique comme un des autres personnages du film, Jean François.

Marcus s'est éteint deux semaines après la fin du tournage. Et j'ai vraiment ressenti l'arrivée de cette mort dans les quelques jours passés avec lui. Il prenait des médicaments en faisant n'importe quoi. Il sentait qu'il arrivait au bout du chemin et a vécu ce tournage comme un moment d'adieu. Il s'était retiré et coupé du monde. D'ailleurs, je ne pouvais plus le supporter à la fin tellement il renvoyait quelque chose de noir. L'humain ne l'intéressait plus, tout le monde le faisait terriblement chier.

Et qu'avez-vous voulu raconter à travers lui ?

Ce que les êtres humains lui avaient fait subir pour en arriver là. Comment la société l'avait à ce point rendu aussi hermétique aux liens et aux contacts. Marcus m'a inspiré la lettre que Camille lit à la fin et qui correspond au jugement de la société sur un homme à la marge. D'ailleurs, à mes yeux, *Funambules* n'est pas un film sur des fous mais sur la marge. Sur le jugement de la société et le regard des hommes sur ceux qui sont à la marge. La manière dont je raconte Marcus symbolise l'évolution générale du récit de *Funambules*. Une première partie très réaliste, comme dans un documentaire « classique », avant de rentrer progressivement dans la tête de ceux que je filme. J'ai souhaité cette mentalisation progressive : d'abord, je présente les personnages, je laisse le spectateur s'imaginer qu'il regarde un documentaire classique avant de basculer peu à peu vers du fantastique.

Vous évoquiez Jean- François. Comment s'est faite la rencontre avec lui ?

Par le biais de Patrick, qui est son psy, un jour où il m'a proposé de l'accompagner dans ses visites à domicile. Je l'ai donc filmé dans son appartement. J'ai essayé de le revoir deux ou trois fois mais j'ai senti qu'aller plus loin avec Jean-François aurait signifié faire trop de mise en scène. Comme il n'a pas d'enfants, je lui ai simplement proposé de s'imaginer s'adresser au fils qu'il aurait pu avoir. En lui demandant ce qu'il aurait envie de lui dire pour l'encourager dans l'existence. Il a tout improvisé.

Comment arriver à ne pas placer le spectateur en position de voyeur face à ces différents patients ?

C'est le fruit de 15 ans de réflexion à travers tous mes films : où mettre la caméra ? Qu'est-ce qu'on peut filmer ? Qu'est-ce qu'on ne peut pas filmer ? Parfois je franchis sans m'en rendre compte la limite sur le tournage. Le curseur arrive au montage. Et, forcément, l'expérience aide. Comme me poser la question de la composition du plan m'aide. Être voyeur pour moi c'est suivre un personnage sans savoir ce que tu filmes, sans anticiper ce qui va se passer, en étant juste à l'affût. Car, dans ce cas, tu ne peux jamais mesurer ce que la personne te donne. Mais quand tu as organisé les choses, tu te mets plus naturellement à bonne distance et tu peux rebondir. Dans la même logique, je filme beaucoup avec des plans sur pied, posés, composés. Pas saisis au vol.

Une fois trouvés les personnages, comment s'est élaborée la dramaturgie ?

C'est un travail d'équilibriste, surtout dans un film où chaque personnage possède son propre univers. Je savais dès le départ que *Funambules* serait un film-mosaïque, un puzzle qui se dessinerait petit à petit pour permettre justement aux spectateurs de faire leur chemin. Car je considère qu'ils n'ont rien à apprendre de moi sur le sujet. Je ne suis ni médecin, ni théoricien de la question. Je n'ai pas à dire aux gens si c'est bien ou non d'hospitaliser tel ou tel patient. Je ne possède pas ce savoir- là donc je préfère les laisser cheminer. Alain Resnais expliquait chercher toujours à atteindre l'inconscient du spectateur. C'est ce vers quoi je tends aussi. Les formes fragmentaires le permettent. Je suis le premier à avoir besoin d'être surpris y compris comme spectateur, à ce qu'il y ait une forme de fragilité dans le cinéma.

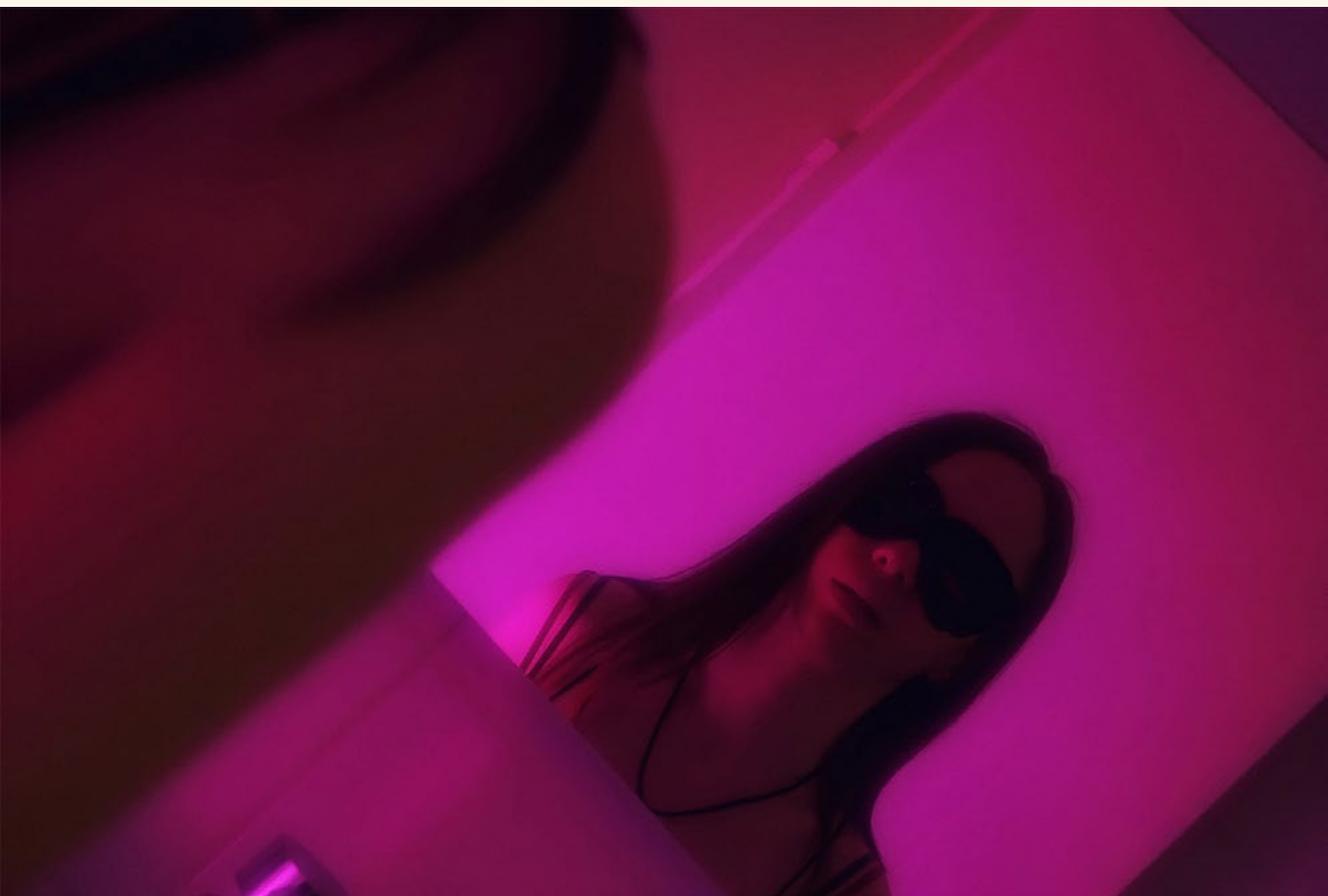
La psychiatrie est un sujet qui, sur le papier, peut faire peur. Vous en aviez conscience tout au long du processus ?

En effet, l'idée d'un film sur la psychiatrie peut dissuader de potentiels spectateurs. Sauf que, pour moi, *Funambules* n'est pas un film sur la psychiatrie mais sur ces gens que j'ai rencontrés et sur la manière dont on va rentrer dans leur univers. Ce n'est pas un film sur des patients mais avec eux. D'ailleurs, on les a tous payés comme on paierait les comédiens. Je ne fais pas des films pour changer le monde, je ne me définis pas comme un militant. Mais, malgré tout, au fil du temps, j'aimerais que mes films puissent aider à avoir un peu plus de curiosité envers ceux que je filme. En l'occurrence ici envers le type que les gens croisent dans la rue en train de parler tout seul et dont ils peuvent avoir spontanément peur. Je veux amener les spectateurs à le rencontrer de la même manière que moi j'ai rencontré Aube, Yoan et les autres. Et si *Funambules* change un peu le regard sur eux, je serai heureux. Car ils ont un point commun : ils sont seuls. C'est pour cela qu'ils m'ont si magnifiquement accueilli.



Ilan Klipper fait son entrée dans le cinéma par le biais du documentaire. Ses premiers films s'inscrivent dans la tradition du cinéma direct : pas d'interview, pas de voix-off. Inspiré par le réalisateur Frederick Wiseman, il coréalise avec Virgil Vernier un diptyque sur la police, **Flics** et **Commissariat**, films sélectionnés dans de nombreux festivals et diffusés au cinéma et à la télévision. Sa collaboration avec Virgil Vernier se poursuit avec le court-métrage documentaire **Pandore**, notamment présélectionné aux *Césars du meilleur court-métrage*. Il explore également la psychiatrie avec le documentaire **Sainte-Anne, hôpital psychiatrique** diffusé dans la case *Grand Format d'Arte* et primé au *Festival de Nyon*. En 2012, sa rencontre avec le chanteur Christophe l'amène à réaliser **Juke-Box**, un court-métrage de fiction sur la tentative d'un chanteur déchu de renouer avec la création. Le film se termine par l'enregistrement d'un morceau inédit de Christophe. Il reçoit de nombreux Prix, notamment aux *festivals de Belfort, Clermont-Ferrand et Angers*. Après une incursion dans le monde de la justice, avec la web-série **Les Affaires Familiales** pour Arte, Ilan réalise **Le Ciel étoilé au-dessus de ma tête**, son premier long-métrage de fiction, une tragi-comédie, tournée en douze jours, et montrée à Cannes dans la *sélection Acid*. En 2020, il réalise **FUNAMBULES**, un retour au documentaire et une nouvelle approche du monde de la psychiatrie.

- 2021 **Le Processus de paix**
(long-métrage, fiction), Cinéfrance Studios
- 2017 **Le Ciel étoilé au-dessus de ma tête**
(long-métrage, fiction), Bathysphère production
Festival de Cannes (Acid), Belfort, Cabourg, Angoulême, Auch...
- 2014 **Juke-Box**
(court-métrage, fiction), Ecce films, Arte
Prix spécial du jury international de Clermont-Ferrand, primé à Belfort, Angers...
- 2012 **Les Affaires familiales**
(web série), Les Films Grain de Sable, Arte
- 2011 **Pandore**
(court-métrage, documentaire, coréalisé avec Virgil Vernier), Kazak production
Présélectionné aux Césars
- 2010 **Sainte-Anne, hôpital psychiatrique**
(documentaire TV long-métrage), Les Films Grain de Sable, Arte.
Primé au festival vision du réel de Nyon
- 2009 **Commissariat**
(long-métrage, documentaire, coréalisé avec Virgil Vernier), Les Films Pelléas.
FID de Marseille, Auch, Doctisboa
- 2008 **Flics**
(Long-métrage documentaire, en coréalisation avec Virgil Vernier), Agat Films.
Festival des Etats généraux du film documentaire de Lussas



LISTE ARTISTIQUE

Aube MARTIN

Yoan NSOE

Marcus

Jean-François BIAS

Camille CHAMOUX

Abderrezak MOUTHANA

Ludovic PREVOTEAUX

Anaïs THOMAS

Patrick CHALTIEL



LISTE TECHNIQUE

Monteuses image

Paola TERMINE & Carole LE PAGE

Chef opérateur

Lazare PEDRON

Cadreur

Xavier CORDONNIER

Étalonneur

Gadiel BENDELAC

Son

Olivier TOUCHE & Simon APOSTOLOU

Musique

Frank WILLIAMS, Stéphane COCHET,
Jeanne La FONTA, Martin MAHIEU

Production déléguée

Les Films du Bal

Judith Lou LEVY

Eve ROBIN

JUKE-BOX

DE ILAN KLIPPER • AVEC CHRISTOPHE

FRANCE | 2014 | 1.77 | 5.1 | 23 minutes



PRIX DU JURY INTERNATIONAL 2014

PRIX ONE+ONE
FESTIVAL ENTREUVES DE BELFORT 2013

PRIX DES BIBLIOTHÉCAIRES
FESTIVAL PREMIERS PLANS ANGERS 2014

MENTION DU GRAND JURY ET MENTION DU JURY JEUNE
À DIGNES LES BAINS 2014

EN COMPÉTITION
AU FESTIVAL CÔTÉ COURT – PANTIN 2014



SYNOPSIS

Daniel est un chanteur qui, après avoir connu son heure de gloire, a plongé dans l'oubli. Ne supportant pas d'avoir disparu du devant de la scène, il passe ses journées reclus dans son appartement. À force de tourner en rond, il est devenu confus et amer : Pourquoi est-on connu un jour, méconnu le suivant ? Connaîtra-t-il de nouveau le succès ? Son obsession frôle la folie. Parfois, la nuit, il s'abandonne à jouer quelques notes. Le chaos qui l'habite se dissipe et il retrouve la grâce.

AUTOUR DU FILM

Extrait des propos recueillis par Le Point

Rencontre avec le réalisateur Ilan Klipper et le chanteur Christophe (2014).

Lieu de rencontre

Un fiction pourquoi pas, le projet mûrit avec l'idée un peu folle de faire tourner Christophe dans le rôle de Daniel Berthon, ex-patient visité à domicile. Puis le projet s'est "adapté à Christophe", me rapporte Ilan Klipper. Christophe et Ilan se sont rencontrés il y a quelques années lors de la projection d'un film avec l'actrice Lise Bellinck, à la cinémathèque française. Après, ils "ne se sont plus quittés", me dira Christophe. Partageant notamment les passe-temps du poker et du cinéma, les deux hommes qu'une génération sépare se voient régulièrement. "Il ne se comporte pas comme tout le monde" Ilan Klipper voulait Christophe comme acteur, vraiment. Car "il a un truc. Il ne se comporte pas comme tout le monde". Le convaincre de jouer dans son film, voilà une autre paire de manches. Christophe me le confiera plus tard : "C'est seulement après avoir vu le travail d'Ilan, et *Sainte-Anne* en particulier, que je me suis décidé." Je soupçonne Christophe d'avoir accepté aussi par amitié, une supposition qu'il accueille d'un sourire. D'une manière générale, Christophe est peu enclin à faire l'acteur. Il me relate par exemple que, s'il a accepté de jouer le maire loufoque d'un village dans le film de Yann Le Quellec *Le Quepa sur la Vilni !* (comprendre "Panique sur la ville !" NDLR), c'est seulement une fois l'œuvre du réalisateur visionnée. Le tournage avait été éprouvant : "Je suis derrière mon bureau de maire, je me retrouve là, y'a Bernard Menez qui entre et là je dois jouer", s'intimide-t-il. Avant *Juke-Box*, *Le Quepa sur la Vilni !* ou encore *Déjeuner chez Gertrude Stein* d'Isabelle Prim - tous les trois tournés en 2013 -, Christophe n'avait à son actif que des apparitions, notamment dans *Quand j'étais chanteur*.

Intérieur, jour

Juke-Box. Après les tergiversations, c'était parti pour huit jours de tournage. Domicile de Daniel Berthon. Une turne aux rideaux tirés. La lumière perce par un jour jusqu'à atterrir dans une corbeille crade. Des bouteilles, des plantes qui crèvent, des fringues partout. Un ventilateur à fond, des piles de magazines de musique. Berthon est endormi sur un canapé dégingué. Il dort et râle contre la rumeur de la rue en plein jour. Accoudé à une table, d'un geste extrêmement joli, il joue avec ses tubes de médicaments. Bientôt ce sera la nuit, son juke-box et lui vont se réveiller. On sera foudroyé par le regard hallucinant de Christophe, qui a déchaussé ses lunettes de vue fumées pour l'occasion. *Juke-Box*, l'acteur

principal n'en a aperçu "qu'une seconde" sans faire exprès, c'était au festival du court-métrage de Clermont-Ferrand. Il n'aime pas "se voir". "Une belle douceur aussi" J'ai un rendez-vous à 1h15 du matin un dimanche : Christophe me reçoit chez lui vers Montparnasse. Nous parlons d'Ilan, que j'ai rencontré quelques jours auparavant. "Ilan, c'est un mec qui est doué. Il a une belle intelligence. Une belle douceur aussi", me dit-il simplement. On discute plus tard des Césars et des Oscars (les Césars ont eu lieu la veille, les Oscars se déroulent la nuit même, NDLR). Christophe ne sait pas trop la différence entre les deux, du coup, il essaie de trouver une retransmission sur son ordinateur. Je lui propose de l'aider et saisis le laptop, mais je ne trouve pas non plus. Il fut un temps où Christophe dépannait Fellini en bobines de film quand celui-ci ne trouvait plus de version de ses œuvres en bon état. Autre époque ?

Au fil de l'interview, Christophe révèle : il rayonne en douceur. Je lui demande s'il s'identifie au personnage lunaire de Daniel Berthon, il tranche : "Je ne connais pas la déprime." "Je ne subis pas les intempéries. Il y a des choses qui me touchent, mais pas longtemps." Par conséquent, cela ne devait pas être facile de jouer ce rôle, je lui demande. Si, parce qu'il "aime les déguisements". Le jeu d'acteur ? "Je suis qu'autodidacte (...). J'ai pas de métier, moi.

"Je suis un mec qui joue instinctivement." Le plan-séquence, ça allait, mais "l'avant-dernière scène on l'a refaite 24 fois. J'arrivais pas à me connecter". Était-ce plus difficile parce qu'il s'agissait d'une séquence devant un miroir ? Je me demande sans oser lui demander. "Je me souviens plus de rien." (...) "Après le film, je n'arrivais pas à sortir du personnage", se remémore-t-il peu à peu. "De bons comédiens peuvent vous renverser" "Je peux pas me mélanger avec les professionnels... De bons comédiens peuvent vous renverser. C'est une école. Moi, ça m'amuse comme une école de cinéma", résume-t-il. "C'est pas mal. Ça me plaît bien. Je me suis pas mal découvert. J'ai appris à me faire diriger aussi", remarque-t-il. Un long métrage avec Ilan Klipper pour prolonger *Juke-Box* ? "Je ne sais pas ce qu'ils sont en train de m'écrire", confirme-t-il à demi-mot. Avant de nuancer : "Je préfère les petits comités. Je me souviens du film d'Ilan, on était une petite bande. Ça me plaît bien.

ELÉMENTS TECHNIQUES

Réalisateur	Ilan Klipper
Scénario	Ilan Klipper , assisté d' Alicia Harisson
Production	Ecce Films Emmanuel Chaumet
Image	Lazare Pedron
Son	François Meynot
Montage	Nicolas Boucher
Chef décorateur	Erwan le Gal
Direction d'acteur	Sabrina Seyvecou
Avec	Daniel Bevilacqua Sabrina Seyvecou Maryline Canto



